

PETER
HACKS

CONVERSATION
CHEZ LES STEIN
SUR MONSIEUR DE GOETHE
ABSENT

*Traduction
de Jean-Louis Besson
et Jean Jourdheuil*

OUVRAGE PUBLIE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la

SACD

*Société des Auteurs
et Compositeurs Dramatiques*

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

© Peter Hacks pour le texte original

© 1994, pour le texte français, Editions THÉATRALES

4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-58-8

A PROPOS DE QUELQUES QUESTIONS QUE L'ON POURRAIT SE POSER...

par

Peter Hacks

(...) Je veux dissiper deux malentendus.

1. Il ne s'agit pas d'une pièce au sujet de la femme. Dans cette œuvre, je parle d'une seule femme : Charlotte Stein, une femme qui tire profit de son angoisse comme d'autres apprennent à tirer profit de leur surdité ou de leur bêtise, et je traite d'une seule manière d'aimer : la sienne. Cet amour est pour ainsi dire décrit avec des concepts d'état-major. Je me refuse à considérer cette façon d'aimer comme le produit inchangeable d'une obsession hormonale. Autant j'estime les tensions entre sexes souhaitables, autant je considère que les tentatives de meurtre continues entre eux sont superflues dans ce cas. Je prie le sexe féminin – dont je ne doute pas qu'il en éprouvera le besoin – de se reconnaître dans Madame de Stein. Dans ce cas, exceptionnellement, je lui demanderais d'adopter une position inquisitrice.

2. Je ne suis pas Goethe. Bien que l'identification avec Goethe soit un symptôme inéluctable de l'âge critique d'un poète, je ne décris pas, en parlant de Goethe, ma propre personne, mais celle de Goethe. Si je lui prête des traits qui me sont propres, j'agis avec lui comme je le ferais avec mes personnages préférés. Je ne lui ressemble pas plus qu'à la Stein. En outre, autant la Stein ne représente pas *La Femme*, autant Goethe n'est pas *Le Génie* mais, comme l'exception la plus large de cette catégorie, il présente certains traits fondamentaux similaires avec tout autre génie. L'art ne dit pas plus que ce qu'il dit et, avant qu'on s'attelle à rechercher une métaphore derrière une parole, il serait bon de la saisir d'abord dans ce qu'elle a de corporel.

1

Le couple des Stein. Madame de Stein en robe blanche. Monsieur de Stein, en vêtement d'intérieur et bottes de cheval, est assis dans un fauteuil. Il fume la pipe. Il est empaillé.

MADAME DE STEIN.— Bien, Stein, je suis prête à vous écouter.

Vous me faites des reproches, toutefois, reconnaissez que vous n'êtes pas le seul. Vous dites que s'exprime là votre sentiment à vous. Mais vous n'avez pas le moindre sentiment à vous, et en eussiez-vous un, Josias, vous l'oseriez à peine opposer au mien si ce n'était le sentiment unanime de tout Weimar.

Présenter cette question comme conjugale témoigne d'égards qui, chez vous, sont inhabituels. De tels ménagements cependant ne nous font pas avancer. Croyez-vous que je n'aie pas remarqué l'atmosphère, hier, au bal ? J'étais presque tenue à l'écart, comme une réprouvée. Regardons les choses en face. Les relations que j'ai présentement avec Goethe sont désapprouvées universellement, pas seulement par vous.

J'oublie mes devoirs. Je suis infidèle. Je nuis au renom du duché. Tout le monde le pense.

Eh bien, les faits sont à peine contestables, et, vous me connaissez, je serais la première à m'accuser si je pouvais considérer la chose d'un point de vue aussi extérieur que tout le monde.

Il vous faut parler, parlez. Je suis en mesure de justifier chacune de mes actions, quand bien même la cour, ou le duc, ou ce qui m'affecte le plus, la duchesse, seraient mécontents de moi.

C'est la vérité, Stein. J'ai éconduit Goethe.

J'ai mis fin à mon commerce avec lui après ces dix années de bonne entente. Et je suis cause de ce qu'il nous a quitté secrètement, de nuit, sans en avoir rien dit, sans adieu ni autorisation. L'Etat est sans ministre, la cour sans maître de cérémonies, le théâtre sans directeur et le pays sans son grand homme.

Nul ne sait où il séjourne. Mais moi, la cause de son absence, je suis là, portant le fardeau de la responsabilité. Je vois très bien pourquoi il faut m'en vouloir si implacablement : on partage mon sentiment. Chacun est content d'être débarrassé de cet homme. Chacun abhorre son impudence à réclamer des privilèges, ceux qui lui sont dûs pour son mérite, et ceux qu'il a simplement parce qu'il les réclame. Le duc, qui est assurément de plus éminente naissance que monsieur de Goethe, – l'a-t-on jamais vu manquer ainsi aux règles de la bienséance ? Le duc offense par des bévues, Goethe offense du seul fait qu'il est.

Mais en même temps on sait qu'il est indispensable. Sans lui nous ne sommes rien. Weimar, c'est Goethe. On n'a pas le courage de le haïr, et c'est pourquoi on le loue avec d'autant plus de zèle. J'ai osé faire ce que chacun dans cette ville aurait voulu : d'où cette impitoyable persécution.

Ne se trouve-t-on pas dans une situation confortable ? On voit ses désirs les plus intimes satisfaits, la contrariété est écartée. Et quant aux difficultés qui en découlent, on a le coupable.

Oui, Stein, sans doute vous sais-je gré d'avoir la délicatesse à mes yeux surprenante de faire passer la réprobation publique pour votre sentiment à vous. Je me justifie devant vous, mon époux, comme il convient à une femme mariée qui sait son devoir. Nous sommes serviteurs de la cour, vous et moi. Je mets en péril votre position tout autant que la mienne. Chacun de vos reproches mérite réponse ; je vous prie de n'en taire aucun ; vous êtes en droit d'exiger une conversation franche.

Du reste, voyez : je me suis préparée. Je m'accommode du rôle de l'accusée, je possède des documents. Voici donc les lettres, toutes. Aucune ne manque.

Elle les sort, en liasses joliment nouées.

Les plus anciennes d'entre elles auront bientôt tout juste dix ans. C'est une sensation étrange de les avoir tout à coup devant moi. Je vous en lirai quelques-unes en témoignage de ma bonne foi.

Une supposition à laquelle il est sans doute inutile de s'arrêter : la supposition qu'ait pu y avoir entre Goethe et moi, quelque chose qui mérite le nom d'amour. Bien entendu, tout un chacun en est persuadé. Bien entendu, c'est absurde. Lorsque Goethe vint, c'était un jeune garçon, moi une femme. Maintenant c'est un homme, et je suis une vieille dame. Certes, des choses de ce genre peuvent se produire ; il se peut que ce ne soit pas l'essentiel. Dans certains cas il peut même y avoir de l'amour entre une dame de haut rang et un homme de qualité, bien que l'expérience montre que de telles dissemblances ont coutume de se venger ; car la réalité, à sa manière, fait en sorte qu'on ne l'oublie pas. Mais ce sont là des calculs qu'on ne saurait faire sérieusement avec moi. Quand bien même je serais folle : Dieu m'a gardée de la folie d'aimer. Vous êtes mon époux, Stein, je n'ai pas besoin de m'expliquer plus avant.

Il n'y a pas eu de roman entre Goethe et Charlotte Stein. Il y eut l'accomplissement d'une tâche et une fabulation de roman. Vous savez de quelle tâche je parle. Le duc avait recueilli un jeune homme doué ; sa clairvoyance ne s'était pas trompée ; mais malheureusement ce nouveau favori n'avait, excepté ses dons, rien de ce qui rend un homme apte à faire son chemin. Il connaissait les grandes écoles dont les mauvaises manières lui restaient comme à un palefrenier l'odeur des chevaux. Il connaissait toutes les sciences et tous les arts, et ne connaissait rien du monde.

Il lui fallait un éducateur, et le choix tacite de la cour ne tomba pas sur moi par hasard. Je ne fais pas injure à la modestie en disant cela de moi. J'ai toujours observé rigoureusement les devoirs de ma charge, et je les ai portés à cette sereine aisance dans mes actions et à cette tranquille franchise dans mes paroles auxquelles accède celui qui a parfaitement intériorisé ses devoirs. Ayant les qualités requises pour gouverner Goethe, je fus désignée, et qu'est-ce donc que la noblesse sinon cette inclination de nature à servir son prince même lorsque c'est fort peu agréable ?

Ces lettres doivent donc vous prouver que je ne me suis point dérobée à l'appel du devoir et que, si j'ai perdu, cela n'a pas tenu à l'indécision de ma volonté.